

Reconnus Justes 6 7 ans après

CAZATS Le couple Lacampagne a hébergé des juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Leur courage est aujourd'hui salué

SOPHIE NOACHOVITCH
langon@sudouest.fr

« Je me souviens des soldats allemands passant devant chez nous, rue de Sèvres à Paris. On avait fermé les volets pour qu'ils ne voient pas que l'appartement était occupé. » Lors que l'armée nazie entre dans Paris en 1940, Henri Sarfati n'a que 3 ans, mais le bruit des bottes allemandes s'est imprimé dans son esprit. « Un jour de 1942, nous avons appris que des rafles avaient commencé. Mon père, Raphaël, est parti à la recherche d'une solution pour nous mettre en sécurité, ma mère et moi. »

Raphaël Sarfati découvre alors un réseau de passeurs. Depuis Paris, ces résistants ont mis en place un système de transports et de caches pour les juifs. « Guidés par l'un d'eux, M. Bonté, ma mère et moi avons pris le train à Paris jusqu'à Bordeaux, puis Bazas. » Le choix de Bazas n'est pas anodin. La commune se situe à quelques mètres de la ligne de démarcation. Derrière elle, se trouve la ferme de Martignac. « Elle appartenait à Jean, dit Gaston, et Amélie Lacampagne. Ce jour-là, Gaston est venu nous chercher à la gare. Nous aurions dû repartir plus loin - normalement, la ferme n'était qu'un lieu de passage - mais mon père est tombé malade et ne pouvait plus voyager. »

Réseau d'entraide et de guet
Les Sarfati et le petit Henri s'installent chez leurs bienfaiteurs. Andrée Lacampagne, fille de Gaston et Amélie, est née en 1937, comme Henri. La petite fille de l'époque se souvient : « Il y avait toujours plein de monde. Passementiers les Sarfati, Jeannot Lapègue, un Basque, qui avait refusé d'aller au Service du travail obligatoire, habitait ici. Et beaucoup d'autres aussi. » Son père conduisait ensuite ces visiteurs d'un jour, juifs, résistants, « réfractaires » à l'occupation, avec « la carriole et notre bon cheval » jusqu'à La Réole, où ils prenaient un autre train. Ils rejoignaient sans doute l'Espagne. Les détails du périple dans lequel s'étaient investis Gaston et Amélie restent vagues. « Autrefois, les gens ne parlaient pas de ce qui s'était passé, regrette Andrée. Je crois que c'était de la modestie. Mes parents ne m'ont jamais expliqué pourquoi ils avaient fait ça. Mais je crois que c'était quelque chose de normal pour eux. »

À gauche, le petit Henri en culottes courtes, contre sa mère derrière lui. À ses côtés, André, et derrière eux, la grand-mère et Amélie et Raphaël Sarfati (avec un béret). À leurs pieds, étendu à gauche, Robert Lacampagne. PHOTODISC

Plusieurs souvenirs, comme des cartes postales, se sont gravés dans les esprits d'Andrée et Henri. « Je me rappelle des soirées passées à table, avec mes parents et les Lacampagne. Il y avait la mère d'Amélie assise dans un coin de la pièce. Elle battait le lait pour faire du beurre, décrit Henri Sarfati. On avait de la chance d'être dans une ferme, on mangeait beaucoup mieux que la plupart des Français. » Andrée se souvient elle aussi : « Les repas étaient toujours animés.

« Recevoir cette médaille des Justes ce dimanche, à Cazats, pour mes parents, c'est indescriptible »

Et puis, il y a eu la Libération. « Quand on est persécuté comme nous l'avons été, l'annonce de la Libération a forcément été un immense soulagement », confie Henri. La famille Sarfati quitte la ferme en 1944. Elle est longtemps restée en contact avec les Lacampagne. « Ils avaient un magasin de vêtements à Paris et nous envoyaient tous les ans des colis remplis de sous-vêtements, des maillots de corps et des tonnes de chaussettes ! J'amuse encore An-

drée. Henri et ses parents nous ont rendu visite en 1957, ils avaient une traction. Je m'en souviens parce que c'était rare à l'époque ! »

« Je vais revoir Henri »
Deux ans plus tard, Raphaël et Louise assistent au mariage d'Andrée. « Et puis, les années ont passé, nous ne nous sommes plus revus. Dimanche (1), je vais revoir Henri... cinquante ans plus tard ! Je crois que cela va être incroyable. Tout cela, grâce au travail de mon frère Robert, qui a effectué les démarches pour cette reconnaissance. » Andrée fait une pause. « Recevoir cette médaille des Justes, c'est indescriptible. Ça me rend fier de mes parents. » Robert Lacampagne m'a contacté il y a quel-

ques années pour me raconter l'histoire de ses parents, rapporte Édi Gorren, secrétaire de la section roudine de l'association AJPN (Arnymes, Justes, persécutés durant période nazie). Il m'a demandé l'aide pour constituer le dossier nous a raconté ce dont il se rappelle, mais il nous fallait d'autres moignons. Le seul survivant Henri Sarfati. Sa parole a été pleine de conviction, cela a suffi pour faire remettre la médaille des Justes à Lacampagne. »



Andrée Lacampagne présente les photographies d'époque, et notamment, l'une de son père, Jean. PHOTOS M.

drée. Henri et ses parents nous ont rendu visite en 1957, ils avaient une traction. Je m'en souviens parce que c'était rare à l'époque ! »

« Je vais revoir Henri »
Deux ans plus tard, Raphaël et Louise assistent au mariage d'Andrée. « Et puis, les années ont passé, nous ne nous sommes plus revus. Dimanche (1), je vais revoir Henri... cinquante ans plus tard ! Je crois que cela va être incroyable. Tout cela, grâce au travail de mon frère Robert, qui a effectué les démarches pour cette reconnaissance. » Andrée fait une pause. « Recevoir cette médaille des Justes, c'est indescriptible. Ça me rend fier de mes parents. » Robert Lacampagne m'a contacté il y a quel-

ques années pour me raconter l'histoire de ses parents, rapporte Édi Gorren, secrétaire de la section roudine de l'association AJPN (Arnymes, Justes, persécutés durant période nazie). Il m'a demandé l'aide pour constituer le dossier nous a raconté ce dont il se rappelle, mais il nous fallait d'autres moignons. Le seul survivant Henri Sarfati. Sa parole a été pleine de conviction, cela a suffi pour faire remettre la médaille des Justes à Lacampagne. »

(1) La médaille des Justes sera remise par Gérard Benguigui, délégué de l'association du mémorial Yad Vashem, dimanche à Cazats à Andrée Lacampagne, en présence d'Henri Sarfati.

43 Girondins ont reçu la m



Le mémorial Yad Vashem. PHOTODISC

C'est l'Institut commémoratif des martyrs et des héros de la Shoah qui reçoit les dossiers. Mode d'emploi

Yad Vashem, l'Institut commémoratif des martyrs et des héros de la Shoah, a été créé le 19 août 1953. Il a pour mission de perpétuer le souvenir de près de six millions de juifs assassinés par les nazis et leurs collaborateurs, de 1933 à 1945 et d'honorer tous les actes d'héroïsme, de révolte et d'enseigner aux généra-

tions futures cette histoire. Depuis 1963, une commission présidée par un juge de la Cour suprême d'Israël est chargée d'attribuer le titre de « Juste parmi les nations », à des personnes non juives, qui, au péril de leur vie, ont aidé des juifs persécutés par l'occupant nazi durant la Seconde Guerre mondiale.

On leur remet une médaille gravée à leur nom, ainsi qu'un diplôme d'honneur. Leurs noms sont inscrits à Jérusalem, sur le mur d'honneur du Jardin des Justes parmi les nations de Yad Vashem, et également à Paris, pour les Français, dans l'Allée des Justes, près du Mémorial

édaille des Justes

de la Shoah. Pour être reconnues « Justes », les personnes proposées doivent avoir procuré, au risque de leur vie, de celle de leurs proches et sans contrepartie, une aide véritable à une ou plusieurs personnes juives en situation de danger. Les personnes sauvées doivent en témoigner par écrit en constituant un dossier complet si possible par d'autres témoignages et documents, envoyé au Comité français pour Yad Vashem. Les dossiers sont alors pré-instruits puis transmis à Jérusalem. Après l'examen final, les personnes reconnues « Justes parmi les nations » ou leurs ayants

droit, sont alors honorées au cours d'une cérémonie organisée par le Comité français, en présence d'un représentant de l'ambassade israélienne en France.

3 654 en France

Au 7 janvier 2013, le titre avait étécerné à 24 811 personnes à travers le monde, dont 3 654 en France et en Gironde. Le département compte notamment deux Justes illustres : le sociologue et théologien protestant bordelais Jacques Ellul et le sculpteur portugais Aristide de S. Mendez, en poste à Bordeaux durant la guerre.